

Pour écrire un seul vers, il faut avoir vu beaucoup de villes, d'hommes et de choses, il faut connaître les animaux, il faut sentir comment volent les oiseaux et savoir quel mouvement font les petites fleurs en s'ouvrant le matin.

Il faut pouvoir repenser à des chemins dans des régions inconnues, à des rencontres inattendues, à des départs que l'on voyait longtemps approcher, à des jours d'enfance dont le mystère ne s'est pas encore éclairci, à ses parents qu'il fallait qu'on froissât lorsqu'ils vous apportaient une joie et qu'on ne la comprenait pas (c'était une joie faite pour un autre), à des maladies d'enfance qui commençaient si singulièrement, par tant de profondes et graves transformations, à des jours passés dans des chambres calmes et contenues, à des matins au bord de la mer, à la mer elle-même, à des mers, à des nuits de voyage qui frémissaient très haut et volaient avec toutes les étoiles, – et il ne suffit même pas de savoir penser à tout cela.

Il faut avoir des souvenirs de beaucoup de nuits d'amour, dont aucune ne ressemblait à l'autre, de cris de femmes hurlant en mal d'enfant, et de légères, de blanches, de dormantes accouchées qui se refermaient.

Il faut encore avoir été auprès de mourants, être resté assis auprès de morts, dans la chambre, avec la fenêtre ouverte et les bruits qui venaient par à-coups.

Et il ne suffit même pas d'avoir des souvenirs. Il faut savoir les oublier quand ils sont nombreux, et il faut avoir la grande patience d'attendre qu'ils reviennent. Car les souvenirs eux-mêmes ne sont pas encore cela. Ce n'est que lorsqu'ils deviennent en nous sang, regard, geste, lorsqu'ils n'ont plus de nom et ne se distinguent plus de nous, ce n'est qu'alors qu'il peut arriver qu'en une heure très rare, du milieu d'eux, se lève le premier mot d'un vers.

Rainier Marie RILKE

(Les Cahiers de Malte Laurids Brigge, extrait)

Voyages, Voyageurs

Musique : Isabelle ABOULKER

En hiver on voit de pâles visages,
Déjà s'endormant, encore endormis
Dans des rêves cahotés de voyages
Entre le jour bleuisant et la nuit.

Est-ce un premier, est-ce un dernier métro?
On ne sait pas le temps, on ne sait trop
L'espace où l'inconnu se donne et fuit.

En hiver on voit de pâles visages
Déjà s'endormant, encore endormis,
Dans des rêves cahotés de voyages
Entre le jour bleuisant et la nuit.

On ne sait pas l'aller ou le retour
Quand le ciel gris enlise les oiseaux,
On ne sait pas l'amour,
Quand le soleil navigue entre deux eaux

En hiver on voit de pâles visages,
Déjà s'endormant, encore endormis
Dans des rêves cahotés de voyages
Et sur tant de bonheurs fripés.

Robert MALLET

Jamais aucun matin ne revient
ne revient que la clarté d'un autre
matin. Et l'autre matin n'est rien
qu'une clarté qui s'efface en d'autres
clartés. Nous mourons de nos réveils.

Mais nous dormons dans le noir pareil
à toute nuit. Et la nuit revient
fidèle avant les matins félons
Est-ce grâce au temps des feux éteints
que nous vivons ?

Robert MALLET

L'invitation au voyage

Musique : Henri DUPARC

Arrangement : Denis ROUGER

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !
Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble !
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,
Polis par les ans,
Décoreraient notre chambre ;
Les plus rares fleurs
Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,
Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
À l'âme en secret
Sa douce langue natale.
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde ;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.
– Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or ;
Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Charles BAUDELAIRE

La terre est bleue comme une orange
Jamais une erreur les mots ne mentent pas
Ils ne vous donnent plus à chanter
Au tour des baisers de s'entendre
Les fous et les amours
Elle sa bouche d'alliance
Tous les secrets tous les sourires
Et quels vêtements d'indulgence
À la croire toute nue.

Les guêpes fleurissent vert
L'aube se passe autour du cou
Un collier de fenêtres
Des ailes couvrent les feuilles
Tu as toutes les joies solaires
Tout le soleil sur la terre
Sur les chemins de ta beauté.

Paul ELUARD

Il pleut

Musique : Bruno HABERT

Il pleut — c'est merveilleux. Je t'aime.
Nous resterons à la maison :
Rien ne nous plaît plus que nous-mêmes
Par ce temps d'arrière-saison.

Il pleut. Les taxis vont et viennent.
On voit rouler les autobus
Et les remorqueurs sur la Seine
Font un bruit... qu'on ne s'entend plus !

C'est merveilleux : il pleut. J'écoute
La pluie dont le crépitement
Heurte la vitre goutte à goutte...
Et tu me souris tendrement.

Je t'aime. Oh ! ce bruit d'eau qui pleure,
Qui sanglote comme un adieu.
Tu vas me quitter tout à l'heure :
On dirait qu'il pleut dans tes yeux.

Francis CARCO

Les mains d'Elsa

Donne-moi tes mains pour l'inquiétude
Donne-moi tes mains dont j'ai tant rêvé
Dont j'ai tant rêvé dans ma solitude
Donne-moi tes mains que je sois sauvé
Lorsque je les prends à mon propre piège
De paume et de peur de hâte et d'émoi
Lorsque je les prends comme une eau de neige
Qui fuit de partout dans mes mains à moi
Sauras-tu jamais ce qui me traverse
Qui me bouleverse et qui m'envahit
Sauras-tu jamais ce qui me transperce
Ce que j'ai trahi quand j'ai tressailli
Ce que dit ainsi le profond langage
Ce parler muet de sens animaux
Sans bouche et sans yeux miroir sans image
Ce frémir d'aimer qui n'a pas de mots
Sauras-tu jamais ce que les doigts pensent
D'une proie entre eux un instant tenue
Sauras-tu jamais ce que leur silence
Un éclair aura connu d'inconnu
Donne-moi tes mains que mon coeur s'y forme
S'y taise le monde au moins un moment
Donne-moi tes mains que mon âme y dorme
Que mon âme y dorme éternellement ...

Louis ARAGON

Chanson triste

Musique : Henri DUPARC

Arrangement : Denis ROUGER

Dans ton cœur dort un clair de lune,
Un doux clair de lune d'été,
Et pour fuir la vie importune,
Je me noierai dans ta clarté.

J'oublierai les douleurs passées,
Mon amour, quand tu berceras
Mon triste cœur et mes pensées
Dans le calme aimant de tes bras.

Tu prendras ma tête malade,
Oh! quelquefois, sur tes genoux,
Et lui diras une ballade
Qui semblera parler de nous;

Et dans tes yeux pleins de tristesse,
Dans tes yeux alors je boirai
Tant de baisers et de tendresse
Que peut-être je guérirai.

Jean LAHOR

Le navire mystique

Il se sera perdu le navire archaïque
Aux mers où baigneront mes rêves éperdus,
Et ses immenses mâts se seront confondus
Dans les brouillards d'un ciel de Bible et de Cantiques.

Et ce ne sera pas la Grecque bucolique
Qui doucement jouera parmi les arbres nus ;
Et le Navire Saint n'aura jamais vendu
La très rare denrée aux pays exotiques.

Il ne sait pas les feux des havres de la terre,
Il ne connaît que Dieu, et sans fin, solitaire
Il sépare les flots glorieux de l'Infini.

Le bout de son beaupré plonge dans le mystère ;
Aux pointes de ses mâts tremble toutes les nuits
L'Argent mystique et pur de l'étoile polaire.

Antonin ARTAUD

Les berceaux

Musique : Gabriel FAURE

Arrangement : Bruno HABERT

Le long du quai les grands vaisseaux,
Que la houle incline en silence,
Ne prennent pas garde aux berceaux
Que la main des femmes balance.

Mais viendra le jour des adieux ;
Car il faut que les femmes pleurent
Et que les hommes curieux
Tentent les horizons qui leurrent.

Et ce jour-là les grands vaisseaux,
Fuyant le port qui diminue,
Sentent leur masse retenue
Par l'âme des lointains berceaux.

Sully PRUDHOMME

Fouillis d'étoiles

Parfois les nuits sont si claires
Qu'elles sont comme un appel.

Il peut y avoir tellement d'étoiles
Que dans ce fouillis solennel

A peine si tu distingues çà et là quelques étoiles :
Celles qui sont condamnées.

Eugène GUILLEVIC

Les Djinns

Musique : Gabriel FAURE

Murs, ville,
Et port,
Asile
De mort,
Mer grise
Où brise
La brise,
Tout dort.

C'est l'essaim des Djinns qui passe,
Et tourbillonne en sifflant !
Les ifs, que leur vol fracasse,
Craquent comme un pin brûlant.
Leur troupeau, lourd et rapide,
Volant dans l'espace vide,
Semble un nuage livide
Qui porte un éclair au flanc.

De leurs ailes lointaines
Le battement décroît,
Si confus dans les plaines,
Si faible, que l'on croit
Oùir la sauterelle
Crier d'une voix grêle,
Ou pétiller la grêle
Sur le plomb d'un vieux toit.

Dans la plaine
Naît un bruit.
C'est l'haleine
De la nuit.
Elle brame
Comme une âme
Qu'une flamme
Toujours suit !

Ils sont tout près ! - Tenons fermée
Cette salle, où nous les narguons.
Quel bruit dehors ! Hideuse armée
De vampires et de dragons !
La poutre du toit descellée
Ploie ainsi qu'une herbe mouillée,
Et la vieille porte rouillée
Tremble, à déraciner ses gonds !

D'étranges syllabes
Nous viennent encor ;
Ainsi, des arabes
Quand sonne le cor,
Un chant sur la grève
Par instants s'élève,
Et l'enfant qui rêve
Fait des rêves d'or.

La voix plus haute
Semble un grelot.
D'un nain qui saute
C'est le galop.
Il fuit, s'élançe,
Puis en cadence
Sur un pied danse
Au bout d'un flot.

Cris de l'enfer! voix qui hurle et qui pleure !
L'horrible essaim, poussé par l'aquilon,
Sans doute, ô ciel ! s'abat sur ma demeure.
Le mur fléchit sous le noir bataillon.
La maison crie et chancelle penchée,
Et l'on dirait que, du sol arrachée,
Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,
Le vent la roule avec leur tourbillon !

Les Djinns funèbres,
Fils du trépas,
Dans les ténèbres
Pressent leurs pas ;
Leur essaim gronde :
Ainsi, profonde,
Murmure une onde
Qu'on ne voit pas.

La rumeur approche.
L'écho la redit.
C'est comme la cloche
D'un couvent maudit ;
Comme un bruit de foule,
Qui tonne et qui roule,
Et tantôt s'écroule,
Et tantôt grandit,

Prophète ! si ta main me sauve
De ces impurs démons des soirs,
J'irai prosterner mon front chauve
Devant tes sacrés encensoirs !
Fais que sur ces portes fidèles
Meure leur souffle d'étincelles,
Et qu'en vain l'ongle de leurs ailes
Grince et crie à ces vitraux noirs !

Ce bruit vague
Qui s'endort,
C'est la vague
Sur le bord ;
C'est la plainte,
Presque éteinte,
D'une sainte
Pour un mort.

Dieu ! la voix sépulcrale
Des Djinns !.. Quel bruit ils font !
Fuyons sous la spirale
De l'escalier profond.
Déjà s'éteint ma lampe,
Et l'ombre de la rampe,
Qui le long du mur rampe,
Monte jusqu'au plafond.

Ils sont passés ! - Leur cohorte
S'envole, et fuit, et leurs pieds
Cessent de battre ma porte
De leurs coups multipliés.
L'air est plein d'un bruit de chaînes,
Et dans les forêts prochaines
Frissonnent tous les grands chênes,
Sous leur vol de feu pliés !

On doute
La nuit...
J'écoute : -
Tout fuit,
Tout passe
L'espace
Efface
Le bruit.

Victor HUGO

La rosée

Le sylphe matinal qui verse la rosée,
Trop amoureux du lys, oublia ce matin
De baigner l'humble fleur demi-morte et brisée
Qu'une larme du ciel ranimerait soudain.

Comme fait un amant avec sa fiancée,
À quelque muse triste ayant donné la main,
Cherchant l'ombre et la paix, pied lent, tête baissée,
Un poète le soir traversa le chemin.

Soit amour mal éteint, soit douleur mal fermée,
Il pleurait en marchant sous l'ombreuse ramée ;
Une larme tomba de ses yeux sur la fleur,

Sur la fleur demi-morte au pied du lys superbe,
Et qui reprit bientôt, parmi ses sœurs de l'herbe
Son arôme champêtre et ses vives couleurs.

Henri MURGER

Romance

Musique : Claude DEBUSSY

Arrangement : Denis ROUGER

L'âme évaporée et souffrante,
L'âme douce, l'âme odorante
Des lis divins que j'ai cueillis
Dans le jardin de ta pensée,
Où donc les vents l'ont-ils chassée,
Cette âme adorable des lis ?

N'est-il plus un parfum qui reste
De la suavité leste
Des jours où tu m'enveloppais
D'une vapeur surnaturelle
Faites d'espoir, d'amour fidèle
De béatitude et de paix ?

Paul BOURGET

Le désir

Avide je bois ton parfum et je prends ton visage
entre mes mains comme on serre
en son âme un miracle.
Si proche l'un de l'autre, tes yeux dans mes yeux, que c'en est brûlure.
Et pourtant tu murmures à mon oreille que je te manque.
Mystérieuse et hantée de désir tu m'appelles comme si je vivais
exilé sur une autre planète.

Femme,
quelle mer portes-tu dans le cœur et qui es-tu ?
Ô, que s'élève encore une fois le chant de ton désir,
j'écouterai ta voix
et chaque instant sera comme un bourgeon gonflé
où fleurit en vérité – l'éternité.

Lucian BLAGA

Le chant des orchidées
Musique : Stéphane NICOLAY

Les épiphytes accrochées
A l'écorce des arbres
Flamboient dans l'ombre épaisse
Des sous-bois
Fleurs parfumées en grappes retombantes
Cœurs mouchetés ouverts à quelle attente
Fins labyrinthes ardents où s'égarant
Les insectes imprudent
Bouquets dressés pour le festin des sens
Venues de bien plus loin que les îles lointaines
Leurs noms se mêlent à ce chœur exotique.
Dendrobium fimbriatum
Stanhopea oculata
Rhynchostylis gigantea
Et les rêveurs fascinés par ce chant
Contemplant la Beauté au-delà de tout nom
Car la Symphonie de lumière fait naître la splendeur
Et la lumière engendre l'éventail des couleurs

Yves COSSON

Par l'univers-planète univers à toute bride
Par l'univers-bourdon dans chaque cellule du corps

Par les mots qui s'engendrent
Par cette parole étranglée
Par l'avant-scène du présent
Par vents d'éternité

Par cette naissance qui nous décerne le monde

Par cette mort qui l'escamote

Par cette vie

Plus bruissante que tout l'imaginé

TOI

Qui que tu sois !
Je te suis bien plus proche qu'étranger.

Andrée CHEDID

L'oiseau chanteur

Musique : Isabelle ABOULKER

L'oiseau chanteur passait et repassait
au-dessus de la ligne des raisons fragiles
où la très sage sève ourlait les barbelés
L'oiseau passeur chantait et rechantait
sur les semailles de fleurs et de ruines
dans le silence du corps broyé de la ville
couronné d'un soleil étincelant d'épines
Il ne voyait que l'or du ciel sans cicatrice
il ne sentait qu'un feu de saison sans supplice
il ne chantait que le sacré sans sacrifice
et la fidélité à soi sans servitude
Il ignorait la terre où s'annulent les sangs
il portait le printemps qui n'a pas de frontières
il vivait dans le camp qui dévaste l'hiver
il disait aux hommes la certitude
de s'unir pour vaincre le temps.

Robert MALLET

Je n'ai rien dit

Quand ils sont venus chercher les juifs
Je n'ai rien dit
Car je n'étais pas juif.

Quand ils sont venus chercher les communistes
Je n'ai rien dit
Car je n'étais pas communiste.

Quand ils sont venus chercher les syndicalistes
Je n'ai rien dit
Car je n'étais pas syndicaliste.

Quand ils sont venus chercher les catholiques
Je n'ai rien dit
Car je n'étais pas catholique.

Et quand ils sont venus me chercher
Il n'existait plus personne
Qui aurait voulu ou pu protester...

Martin NIEMÖLLER
(Louis NEEDERMEYER)

Souvenir

Musique : Isabelle ABOULKER

Ce n'est pas vrai qu'un mort
Soit comme un vague empire
Plein d'ordres et de bruit,

Qu'il nous envie
Quand nous mangeons.

Ce n'est pas vrai qu'un mort
Soit du sang ou du lait la nuit plus haut que nous.

Ce n'est pas lui qui rit dans l'arbre et dans le vent
Si l'on pleure au village.

Ce n'est pas lui non plus
Qui fait tomber les bols quand on tourne le dos
Ou la suie sur le feu.

Ce n'est jamais un mort
Qui nous prend à parti dans les yeux des chevreaux.

Il ne faut pas mentir,
Rien n'est si mort qu'un mort.

- Mais c'est vrai que des morts
Font sur terre un silence
Plus fort que le sommeil.

A la mémoire de Gabriel PERI,

Eugène GUILLEVIC

« Un peintre c'est quelqu'un qui essuie la
vitre entre le monde et nous
avec de la lumière,
avec un chiffon de lumière
imbibé de silence. »

(Christian BOBIN)

Un poète
C'est un être unique
A des tas d'exemplaires
Qui ne pense qu'en vers
Et n'écrit qu'en musique
Sur des sujets divers
Des rouges ou des verts
Mais toujours magnifiques

Boris VIAN

If music be the food of love, play on,
Give me excess of it, that, surfeiting,
The appetite may sicken, and so die.

William SHAKESPEARE

« Est-ce que les verbes peuvent s'inventer ?
Je veux t'en dire un : je te ciel,
et ainsi mes ailes s'étirent, énormes, pour
t'aimer sans limites. »

Frida KAHLO

Les ariettes oubliées

Musique : Julien JOUBERT

I

C'est l'extase langoureuse.
C'est la fatigue amoureuse,
C'est tous les frissons des bois
Parmi l'étreinte des brises,
C'est, vers les ramures grises,
Le chœur des petites voix.
Ô le frêle et frais murmure!
Cela gazouille et susurre,
Cela ressemble au cri doux
Que l'herbe agitée expire...
Tu dirais, sous l'eau qui vire.
Le roulis sourd des cailloux.
Cette âme qui se lamente
En cette plainte dormante
C'est la nôtre, n'est-ce pas?
La mienne, dis, et la tienne.
Dont s'exhale l'humble antienne
Par ce tiède c soir, tout bas?

II

Je devine, à travers un murmure.
Le contour subtil des voix anciennes
Et dans les lueurs musiciennes.
Amour pâle, une aurore future!
Et mon âme et mon cœur en délires
Ne sont plus qu'une espèce d'œil double
Où tremblote à travers un jour trouble
L*ariette. hélas! de toutes lyres!
O mourir de cette mort seulette
Que s'en vont, — cher amour qui t'épeures.
Balançant jeunes et vieilles heures!
O mourir de cette escarpolette!

III

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville:
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur?
Ô bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits!
Pour un cœur qui s'ennuie
Ô le chant de la pluie!
Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écoeure.
Quoi! nulle trahison?...
Ce deuil est sans raison.
C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi
Sans amour et sans haine
Mon cœur a tant de peine!

IV

Il faut, voyez-vous, nous pardonner les choses.
De cette façon nous serons bien heureuses.
Et si notre vie a des instants moroses.
Du moins nous serons, n'est-ce pas? deux pleureuses.
Ô que nous mêlions, âmes sœurs que nous sommes,
A nos vœux confus la douceur puérile
De cheminer loin des femmes et des hommes.
Dans le frais oubli de ce qui nous exile!
Soyons deux enfants, soyons deux jeunes filles
Éprises de rien et de tout étonnées,
Qui s'en vont pâlir sous les chastes charmilles
Sans même savoir qu'elles sont pardonnées.

V

Le piano que baise une main frêle
Luit dans le soir rose et gris, vaguement,
Tandis qu'avec un très léger bruit d'aile
Un air bien vieux, bien faible et bien charmant
Rôle discret, épeuré quasiment,
Par le boudoir longtemps parfumé d'Elle .
Qu'est-ce que c'est que ce berceau soudain
Qui lentement dorlote mon pauvre être?
Que voudrais-tu de moi, doux chant badin?
Qu'as-tu voulu, fin refrain 'incertain
Qui vas bientôt mourir vers la fenêtre
Ouverte un peu sur le petit jardin?

VI

C'est le chien de Jean de Nivelles
Qui mord sous l'œil même du Guet
Le chat de la mère Michel.
François-les-bas-bleus s'en égaie.
La lune à l'écrivain public
Dispense sa lumière obscure
Où Médor avec Angélique
Verdissent sur le pauvre mur.
Et voici venir La Ramée
Sacrant en bon soldat du Roy.
Sous son habit blanc mal famé
Son cœur net se tient pas de joie :
Car la boulangère... - Elle ? – Oui dam !
Bernant Lustucru, son vieil homme,
A tantôt couronné sa flamme...
Enfant, Dominus vobiscum !
Place ! En sa longue robe bleue
Toute en satin qui fait frou-frou,
C'est une impure, palsambleu !
Dans sa chaise qu'il faut qu'on loue,
Fût-on philosophie ou grigou,
Car tant d'or s'y relève en bosse
Que ce luxe insolent bafoue
Tout le papier de Monsieur Los !
Arrière, robin crotté ! Place,
Petit courtaut, petit abbé,
Petit poète jamais las
De la rime non attrapée !...
Voici que la nuit vraie arrive...
Cependant jamais fatigué
D'être inattentif et naïf,
François-les-bas-bleus s'en égaie.

VII

Ô triste, triste était mon âme
A cause, à cause d'une femme.
Je ne me suis pas consolé
Bien que mon cœur s'en soit allé.
Bien que mon cœur, bien que mon âme
Eussent fui loin de cette femme.
Je ne me suis pas consolé.
Bien que mon cœur s'en soit allé.
Et mon cœur, mon cœur trop sensible
Dit à mon âme:
Est-il possible.
Est-il possible, — le fût-il, —
Ce fier exil, ce triste exil?
Mon âme dit à mon cœur:
Sais-je
Moi-même que nous veut ce piège
D'être présents bien qu'exilés.
Encore que loin en allés?

VIII

Dans l'interminable
Ennui de la plaine,
La neige incertaine
Luit comme du sable.
Le ciel est de cuivre
Sans lueur aucune.
On croirait voir vivre
Et mourir la lune.
Comme des nuées
Flottent gris les chênes
Des forêts prochaines
Parmi les buées.
Le ciel est de cuivre
Sans lueur aucune.
On croirait voir vivre
Et mourir la lune .
Corneille poussive
Et vous, les loups maigres,
Par ces bises aigres
Quoi donc vous arrive?
Dans l'interminable
Ennui de la plaine
La neige incertaine
Luit comme du sable.

IX

L'ombre des arbres dans la rivière embrumée
Meurt comme de la fumée.
Tandis qu'en l'air, parmi les ramures réelles,
Se plaignent les tourterelles.
Combien, ô voyageur, ce paysage blême
Te mira blême toi-même,
Et que tristes pleuraient dans les hautes feuillées
Tes espérances noyées!

Paul VERLAINE